

En octobre 1942, j'avais 14 ans, j'habitais Bormes les Mimosas chez mes parents et j'allais en classe à Cavalière par le petit train des pignes Toulon-St Raphaël.

Après le lycée d'Hyères en septembre 1940, alors que nous étions réfugiés chez mon oncle, le Dr. Jacques Oswald à la Londe les Maures depuis mai, j'avais ensuite fréquenté l'institution "Collange" à Bormes les Mimosas, grande maison située dans la montée juste au dessus de l'Eglise St. Trophyme, pour finir à Cavalière à la rentrée de septembre 1942.

Mon père, Maurice Nicault, Consul Général de France à la retraite, craignait que les Allemands ne le recherchent en raison des rapports qu'il n'avait cessé d'adresser au Quai d'Orsay, tant de Rotterdam, où il avait été en poste onze ans, que de Liverpool en dernier, de 1934 à 1937.

C'est à ce poste qu'il recevait pratiquement toutes les semaines des réfugiés fuyant l'Allemagne nazie, pas seulement des juifs mais aussi des opposants au régime, leurs récits corroborant ce qu'il savait déjà de la situation en l'Allemagne.

Bref, il avait jugé plus prudent de me mettre dans ce cours ce qui fait que de septembre 1940 à septembre 1942, j'avais déjà fréquenté quatre établissements scolaires...

Cette école, une villa à la sortie de Cavalière en venant du Lavandou avait, été créée par M. Potez, l'avionneur et par M. Faraggi, industriel, sous le sigle de la S.P.I. (Société Provençale Industrielle) dont le but était de permettre à certains enfants de poursuivre leurs études sans trop de risques, plusieurs étant Israélites comme M. Potez.

Nous n'étions pas nombreux, une dizaine tout au plus, dont le fils Potez et la fille de M. Faraggi.

En plus de l'anglais que je pratiquais couramment, j'avais choisi l'Allemand en 2ème langue.

Nous avions à Cavalière un excellent professeur et cela allait bien me servir par la suite!

N'eut été le fait que nous crevions littéralement de faim dans le Var, je reconnais que le cadre de mes études était idyllique, sans parler des aller-retour avec le petit train matin et soir.

Nous déjeunions tous les midis au Grand Hôtel de Cavalière donnant sur la plage, mais les menus ne variaient guère, fenouil à toutes les sauces, (surtout tomate) rutabagas et autres topinambours, quant à la viande... Bref, on la sautait.

A Bormes, nous habitions la villa "Pelet" appartenant à des Suisses, située juste en dessous du château, inhabité car appartenant à un anglais selon ce que l'on nous avait dit.

Au printemps 1941 j'avais rejoint la troupe scoutie-St François de Paule - dirigée par Guy Tézenas, dont la famille était propriétaire du château de Brégançon, et ça c'était vraiment une aubaine pour nos jeux, campements agrémentés parfois de sorties en mer avec initiation au maniement de l'aviron à bord des baleinières des navires de la Royale qui venaient souvent mouiller près du fort de Brégançon, sans parler du ravitaillement que la marine ne manquait jamais de nous dispenser, connaissant notre dénuement.

Ils nous avaient même fourni des blousons en drap bleu marine-la gloire-!  
Je m'en souviens d'autant mieux qu'un jour j'ai oublié le mien dans la micheline entre Bormes et Hyères...

J'avais dans la troupe scoutie un camarade du nom de Pierre Bérenger, dont la mère possédait une villa les pieds dans l'eau près de la plage de la Favière, au milieu des pins.

Elle y habitait seule avec ses enfants; le père, officier de marine, ayant rejoint les F.N.F.L., détail dont nous ne parlions jamais, et ce n'est qu'après plusieurs mois, après s'être assuré de nos convictions gaullistes, que Pierre s'était confié à moi et à mes parents.

Je passais souvent une semaine chez lui, à nager, plonger et pêcher, puis c'est lui qui venait passer quelques jours à Bormes.

Tout comme moi il poursuivait ses études au lycée d'Hyères, mais je le perdus de vue fin 1942, sa mère ayant décidé de quitter la région.

A cette époque, le scoutisme m'a apporté énormément d'atouts, qui allaient m'être bien utiles un an plus tard: me servir d'une boussole, lire correctement une carte, en dresser une éventuellement, savoir observer, se camoufler, marcher en forêt de jour comme de nuit, utiliser tout ce que l'on peut trouver dans la nature, apprendre aussi à l'accommoder, bref une excellente école pour ce que je rêvais déjà de devenir, à savoir quelqu'un décidé à nuire à l'ennemi par tous les moyens!

Il faut noter que depuis mon enfance, je n'avais cessé, tant en Hollande qu'en Angleterre, d'entendre mon père fulminer contre le régime hitlérien et Dieu sait qu'il les connaissait bien, ayant reçu à plusieurs reprises à Liverpool MM. Von Ribentrop, ambassadeur d'Allemagne et Goebels, chargé de la Propagande, alors qu'il présidait le Corps Consulaire; que ces mêmes dignitaires faisaient une propagande effrénée, disposant de crédits illimités, propagande heureusement battue en brèche par Sir Winston Churchill, lequel ne manquait jamais d'assister à ces réunions, à une époque (1934/36) où l'opinion britannique était plutôt germanophile.

Ce qui les avait rapproché à l'époque était le fait que tous deux avaient servi en Afrique du sud, Sir Winston comme correspondant de guerre durant la guerre des Boers, mon père comme consul à Durban (où naquirent mes deux soeurs) durant toute la guerre de 1914-18, alliée à leur aversion commune du régime nazi.

Pas étonnant qu'à cette école, pétri des idées fortes de Sir Baden Powell (fondateur du scoutisme), mises en exergue dans la revue "Scout de France" par Pierre Joubert et ses merveilleuses esquisses, sans parler des articles dont beaucoup, pour qui savait lire entre les lignes, prônait plutôt la résistance à l'occupant du moment, quel soit-il, que la collaboration!

Vint le débarquement en Afrique du Nord -8 novembre 1942-, puis le sabordage de notre Flotte à Toulon.

Ce jour là, 27 novembre, nous sommes reveillés avant l'aube par de sourdes explosions.

Il fait un temps gris; au lever du jour nous voyons au loin dans la direction de Toulon, une énorme colonne de fumée noire.

Le bruit des explosions se poursuit une partie de la matinée.

Mon père reste l'oreille collée à la radio et malgré le brouillage habituel, nous apprenons que les Allemands ont envahi la zone dite libre et que la flotte s'est sabordée.

Vers 17H00 nous voyons arriver les Italiens.

Une colonne motorisée de Bersaglieri, avec plumes au casque et au chapeau! Qui se range le long du chemin menant à la gare.

Ils ont également des petit camions 4X4 de marque Fiat, à roues non seulement motrices mais encore directrices, ce qui fait que les chauffeurs semblent en avoir plein les bras.

Avec quelques copains, nous allons les regarder installer leur bivouac pour la nuit.

Les hommes semblent vouloir presque s'excuser de venir nous envahir ainsi, quant aux officiers, ils affichent la morgue des vainqueurs! De quoi grands dieux?

Dans l'ensemble ils donnent l'impression de vouloir fraterniser et cela ne manque pas, ils sortent quelque mandolines.

La population dans son ensemble fait semblant des les ignorer, car elle n'oublie pas le mitraillage des colonnes de réfugiés en juin dernier, loin d'ici il est vrai mais l'on en a suffisamment parlé à la radio avant l'armistice.

Nous crevons toujours de faim, et je vois mes parents flotter littéralement dans leurs vêtements...Je sais bien qu'ils se privent pour moi et cela ne fait qu'attiser ma haine de l'occupant, qu'il soit allemand ou italien.

A Hyères, où je m'étais rendu avec mon père par le train pour acheter - avec des tickets - quelques vêtements, car à mon âge tout devenait vite trop petit, nous avons vu nos premiers Allemands dans une superbe voiture decapotable - sans doute la Commission d'Armistice -, je me souviens encore de l'expression de mon père les voyant passer, j'ai bien cru que ma main ne s'en remettrait pas tellement il l'avait serrée...

Notre facteur, Marius Féraud, s'arrêtait souvent à la maison où ma mère ne manquait pas de lui servir un pastis ou un verre de vin.

Il n'était pas d'ici, mais de Valensole, dans les Basses Alpes.

Nous voyant si démunis du côté ravitaillement, il ne cessait de nous conseiller de venir nous installer dans son village, où au moins nous mangerions à notre faim.

Il nous assurait également pouvoir nous trouver une maison à louer; bien entendu celle-ci ne saurait se comparer à notre villa d'ici, mais si s'était pour y crever de faim...

De fil en aiguille, mon père se décide et bien que cela allat poser des problèmes pour mes études -car il n'y aurait ni collège ni lycée à Valensole - en janvier 1943 nous voilà partis pour les Basses Alpes.

Nous n'avons guère de bagages, ayant tout laissé dans notre villa de Brunoy (Seine et Oise) lors de notre départ pour la Londe les Maures en mai 1940, la villa de Bormes étant louée meublée.

La maison que nous avait trouvée Marius Féraud était une maison de village typique, avec le minimum de meubles, sur trois niveaux, avec une entrée à l'étage inférieur et une autre à l'étage supérieur.Face à l'entrée du bas, il y avait un grand jardin où on accédait par un escalier, avec trois restanques, cabanes à lapins et autres

cagibis, le tout sur un important dénivelé jusqu'à la rue du bas, celle qu'empruntaient au printemps les troupeaux de transhumants.

Grace aux recommandations de ce brave facteur, nous avons rapidement fait connaissance avec nos voisins immédiats, les Magnan et aussi les Maillet dont le fils Paul, à peu près de mon âge, travaillait dur aux champs, rentrant le soir le cheval de labour à l'écurie voisine.

Nous avons amené avec nous depuis Brunoy les deux bicyclettes, la mienne un vélo junior déjà trop petit pour moi et celui de ma sœur Renée, un Alcyon à double cadre et pneus demi ballon sans oublier le dérailleur.

Je le mentionne car ce vélo allait dans les mois à venir effectuer plusieurs milliers de kilomètres à travers les Basses Alpes et le Vaucluse mais à cette époque, j'étais encore loin de m'en douter.

Au bout de trois mois, je connaissais chaque ferme du plateau de Valensole, très étendu, et je me souviendrai toujours de la gentillesse des paysans qui jamais ne m'ont laissé rentrer à vide, mon cageot sur le porte bagage rempli d'œufs, de petit salé, saucisses, pommes de terres, tout cela au prix coûtant, c'est à dire loin des prix pratiqués dans le Var.

J'avais bientôt 70 lapins à nourrir- et à nettoyer- et pendant que mes parents et ma grand-mère allaient chercher de l'herbe au cours de leurs longues promenades, je partais ramasser des fagots de gourmands dans les amandiers, forts nombreux à l'époque.

Je m'étais fait un copain, devenu par la suite mon meilleur ami, en la personne de Christian Monier, fils du secrétaire de mairie, qui demeurait rue de l'hôtel de ville.

Il était pensionnaire à l'E.E.I.M. de Marseille, revenait les week end et lors des vacances scolaires. (il terminera sa carrière comme directeur commercial chez Philips France, avenue Montaigne mais c'était déjà un sacré bosseur à l'époque).

Pas comme moi, penché sur mes devoirs par correspondance bon gré mal gré et souhaitant ardemment quelques pannes du service de la poste, mais hélas celle-ci fonctionnait plutôt bien.

Mon père s'était procuré une grande carte en couleur de l'Europe et de l'Afrique du Nord s'étendant à l'est jusqu'à la Mer Noire. Il y avait épinglé quantité de petits drapeaux de couleur différentes, ce qui lui permettait de suivre les événements des différents théâtres d'opérations, scotché qu'il était au poste T.S.F. où malgré les brouillages nous ne manquions aucune des émissions de la B.B.C. "Ici Londres, les français parlent aux français".

Il y avait aussi celles de la radio nationale avec sa propagande et sa désinformation qui faisaient à chaque fois bondir mon père, ah! les envolées de Philippe Henriot sans parler des chevrottements de ce pauvre Maréchal...

En ce qui concerne les Allemands, il y avait un petit détachement de 5 à 7 territoriaux de la Wehrmacht, qui occupaient une villa de l'entreprise "Lebre" près de la sortie nord du village à côté du château d'eau et sur le chemin menant au cimetière.

Cette villa ayant un toit plat, ils y avaient erigé une sorte de bunker à ciel ouvert qui leur servait de poste d'observation, avec une mitrailleuse sur affût que l'on pouvait apercevoir de temps à autre.

Egalement un détachement beaucoup plus important d'Italiens, lequel occupait le château qu'ils avaient réquisitionné au départ de la route menant à Gréoux les Bains, la D8.

Ces derniers avaient pris comme poste d'observation le campanile de la collégiale, qu'un "emplumé" occupait du matin au soir, quelque soit le temps, avec relève toutes les 4 heures si mes souvenirs sont exacts.

Tout ce beau monde se retrouvait une fois par semaine au cinéma du village, situé sous la place de l'actuelle mairie, puis à l'entracte au petit bar jouxtant la salle, celle-ci disposant de 8 ou 10 rangs de chaises pliantes métalliques (je repense à celles-ci car un soir, après la Libération, Christian et moi les avions reliées à un fil électrique bien camouflé et y avions fait passer par moments à l'aide d'une dynamo un courant de faible intensité.

On jouait "Ben Hur" ce soir là et les deux premiers rangs -branchés - étant occupés par toutes les dévotes du village (que nous appelions - les chichi panpan), Christian avait fait passer le courant aux moments les plus pathétiques, déclenchant les gloussements des infortunées dévotes, auxquelles nous ne manquions pas d'interjeter des -chut! scandalisés-!)

Une de nos faceties parmi tant d'autres car nous avions besoin de décompresser.

Pour en revenir aux séances de cinéma de l'époque, les quelques Allemands et Italiens présents s'ignoraient les uns les autres et par la suite, manifestant une hostilité de plus en plus marquée des allemands vis à vis des Italiens au fur et à mesure des avatars de ces derniers sur le front d'Italie.

Un jour de mai 1943 mon père me prend à part dans notre salon-salle à manger et me dit textuellement ceci: - "mon petit, les allemands sont foutus, ce n'est qu'une question de temps maintenant mais ils peuvent être encore terriblement dangereux.

"J'ai rencontré des personnes qui m'ont dit avoir besoin de jeunes garçons pour servir d'agents de liaison, porter des messages aux différents groupes de résistants dans la région".

"Ces garçons en raison de leur âge ne pouvant être pris pour des réfractaires auront ainsi beaucoup plus de chance de ne pas attirer l'attention, mais crois moi, ce sera très risqué, il te faudra, si tu acceptes, ne parler de ceci à personne, même pas et surtout à ton meilleur ami."!

J'étais sidéré, abasourdi et aussi fou de joie! Mes rêves les plus secrets allaient enfin se réaliser, j'allais pouvoir participer à la grande aventure!

"Papa, je commence quand ?" fut tout ce que je pus répondre.  
- "Je vais te présenter à ces personnes demain matin, d'ici là réfléchis bien et pense qu'à partir de maintenant, tu devras être muet comme une tombe". Ma mère est arrivée, elle avait les larmes aux yeux et je compris qu'ils avaient du en parler ensemble, ils m'ont embrassé très fort et je me souviendrai toujours de ces moments d'intense émotion.

Qu'elle chance pour moi d'avoir de tels parents!

Le lendemain, nous descendons mon père et moi vers la basse ville comme on l'appelait alors et nous nous rendons sur la place au magasin de François Gibert, le bijoutier que je connaissais un peu.

Nous nous rendons dans le salon du rez de chaussée où se trouve un gendarme en tenue.

C'est Louis Martin le commandant de la brigade de Valensole que je connaissais aussi de vue.

Pendant une heure, F.Gibert et mon père étant retournés dans le magasin, il m'explique en quoi consisteront mes déplacements en bicyclette, en car, en camion et peut-être même en train selon l'endroit où lui et F.Gibert m'enverront.

Il insiste beaucoup sur les règles de prudence, sur les précautions à prendre, comment s'assurer que l'on n'est pas suivi, ouvrir ses yeux et ses oreilles, se méfier de tout le monde, observer les moindres détails lors de mes futurs déplacements, bref mon premier vrai cours de sécurité.

Il termine en me disant que l'on se reverra bientôt, me demande d'être patient et qu'il me fera prévenir le moment venu.

Avant de nous quitter il me recommande encore la plus grande discrétion.

Ma joie est immense en rejoignant mon père et F.Gibert qui ne posent aucune question mais les regards que nous échangeons suffisent.

Les semaines passent, je ronge mon frein, rien, pas d'appel.

Mon père me conseille de mettre à profit cette période qu'il estime probatoire - il avait deviné juste - pour rattraper mon retard dans mes devoirs par correspondance.(quel est l'idiot qui disait à l'époque, "mon seul regret est de ne pas avoir connu plus tôt l'Ecole Universelle"!

Bon c'est vrai, je lui dois bien ça après ce qu'il vient de faire pour moi; aussi j'en mets un coup, principalement pour mes cours d'allemand car j'ai idée que cela risque de me servir bientôt).

Enfin ça y est, nous sommes début juin et en rentrant le midi, mon père me dit que l'on m'attend chez F.Gibert.

Je pense que ce dernier l'aura fait avertir mais par quel moyen? Mystère.

Je me rends chez lui à vélo sans hâte, avec un réveil à réparer.(cela peut paraître excessif mais chaque détail pouvait avoir son importance, après tout il était quand même horloger ainsi que son fils Paul qui tenait le magasin, et qui lui aussi faisait partie du réseau). F.Gibert me demande de le suivre dans le salon -son épouse est à l'étage- et m'explique ce qu'il attend de moi: il s'agit de porter un pli, qu'il me faudra dissimuler au mieux, à Manosque, 21, avenue de la gare chez la modiste dont le magasin se situe dans la montée, à droite juste avant la porte de la Saunerie; là je remettrai après m'être présenté comme "André" le pli à un certains M.Le Gall.

Le pli en question est une mince feuille de papier pelure pliée et repliée et guère plus volumineuse qu'un grand timbre poste.Je le place, avec l'accord de F.Gibert, sous la doublure de ma selle et il me recommande bien de ne le sortir qu'une fois mon vélo rentré sous le porche jouxtant le magasin de la modiste.

Me voilà parti, il fait très chaud mais qu'importe, et puis il n'y a que 21Km.jusqu'à Manosque et je suis super entraîné depuis que je sillonne le plateau en tous sens.

Le pont sur la Durance est gardé par quelques soldats italiens, toujours plume au chapeau avec leurs fusils interminables.

Je passe sans problème et arrive vers 17H00 devant le magasin.

Je continue et vais faire un tour en ville, m'assurant que je ne suis pas suivi.

J'arrive enfin chez la modiste, rentre mon vélo sous le porche, récupère le "timbre poste" sous ma selle et entre dans le magasin où il n'y a personne à part la modiste, femme d'une quarantaine d'années châtain clair.

Je la salue, lui dit que je m'appelle André et que je veux voir M.Le Gall.

Elle me prie de la suivre dans l'arrière boutique et me voilà devant ce dernier, lequel, en me serrant la main, me demande si je suis certain de ne pas avoir été suivi.

Je le rassure :il m'offre un grand verre de limonade - j'ai grand soif il est vrai - me fait asseoir et me dit d'attendre quelques instants.

Il va dans la pièce d'à côté et revient au bout d'un moment avec le même genre de pli que celui que je venais de lui remettre, s'enquérant de la façon dont j'allais le dissimuler.

Avant de repartir, nous regardons à travers les stores du magasin si personne ne traîne dans l'avenue.

Je rejoins cette fois le porche par une porte intérieure, replanque le message sous ma selle et me voilà reparti.

Passé la Durance, je suis doublé par le car à gazogène desservant la gare de Manoque à Valensole.

Je connais bien le chauffeur qui me fait signe en passant et je le rattrape au début de la montée de Vallongue, ce qui n'est pas difficile car il doit se traîner à 25Km/H.

Je m'accroche à l'échelle située sur le côté arrière droit et me fais ainsi traîner jusqu'à l'arrivée sur le plateau où je le lâche après un salut.

J'ai ainsi économisé 4Km.de montée et arrive enfin peinard au village où je vais après plusieurs détours chez F.Gibert qui m'attend avec l'impatience que l'on devine.

J'ai par la suite, à raison d'une fois par semaine ou tous les 10 jours effectué des liaisons sur Oraison, Puimoisson, Manosque, Riez, Gréoux jusqu'au jour où en septembre 1943 Louis Martin m'a demandé de porter un message à Céreste, dans le Vaucluse chez un certain M.B...qui était en fait le capitaine Alexandre, N°2 du réseau Archiduc, de son vrai nom René Char, mais cela, je ne l'ai su qu'à la Libération, onze mois plus tard, ce qui prouve que dans notre groupe les secrets étaient bien gardés et les règles de sécurité appliquées de la manière la plus stricte.

Céreste était distant de Valensole de 42,5Km. soit plus ou moins 2H30 de route en roulant bien.

Ce que je devais remarquer par la suite, c'est que régulièrement à l'aller, le matin je devais pédaler contre le vent d'ouest, voire le Mistral, et qu'au retour, c'était l'inverse l'après-midi, le vent passant au sud-est, ce n'était pas de la tarte avec toutes les montées!

Me voilà donc parti, nanti de fromage de chèvre dur comme du bois, de pain et de petites boîtes de lait concentré, un régal à l'époque!

J'arrive sans encombre dans ce petit village situé au bord de la RN100 et vais dans la vieille maison que m'avait indiqué Louis Martin.

Je frappe, on me dit d'entrer et je me trouve en face d'un colosse assis à une table.

Je me présente - "André, je viens de Valensole" -. Il se lève, me serre la main avec force.

Je retourne chercher le pli toujours camouflé, cette fois dans le guidon de mon vélo.

Il me demande comment s'est déroulé mon voyage et aussi, et surtout, si je suis certain de ne pas avoir été suivi.

Je lui raconte les précautions prises et il paraît rassuré.

Je suis fort impressionné par le personnage, par la force qui émane de lui; mais aussi par sa gentillesse.

Il me demande des nouvelles de Louis Martin et de F. Gibert et me propose de me restaurer avant de reprendre la route, le temps pour lui de préparer sa réponse.

Arrive à ses côtés un homme d'une trentaine d'années, souriant et portant moustache.

Il me serre la main sans se nommer comme il se doit.

J'ai su plus tard qu'il s'agissait de René Obadia alias "Pioche" le saboteur principal du réseau.

Le capitaine - pour moi ce sera toujours le capitaine - me remet son message toujours aussi mince, me dit à bientôt non sans m'avoir recommandé la plus extrême prudence et me souhaite bonne route, ainsi que "Pioche". Je suis rentré fourbu mais content de cette balade de plus de 80Km., que je devais effectuer encore 5 ou 6 fois jusqu'à l'été 1944.

Je me souviens d'un jour de l'hiver 43/44, nous étions partis livrer du bois de chauffage à la Kommandantur de Manosque.

Une fois le camion déchargé, je devais faire signer le bordereau de livraison.

Personne ne semblant faire attention à moi au rez de chaussée, je monte au 1<sup>er</sup> étage, mon bordereau à la main; je rentre dans le 1<sup>er</sup> bureau dont la porte était restée ouverte, personne; des cartes tapissent les murs, la pièce est très grande; il y aussi des tables assemblées avec encore des cartes.

Celles fixées au mur attirent mon attention.

Je reconnais la Durance, l'Asse et au fond le Verdon.

La zone située au nord du Verdon est cerclée au crayon rouge.

Je n'ai pas le temps de bien tout repérer car j'entends marcher, je reste planté au milieu de la pièce mon bordereau toujours à la main. Un gros feldwebel entre "Was?". Je lui tends le bordereau "ach"! Il me prend par le coude et nous voilà redescendus dare dare au rez de chaussée.

Il engueule le planton qui n'était pas à son poste dans l'entrée tout à l'heure, en gesticulant, et je comprends qu'il lui reproche de laisser entrer n'importe qui dans la Kommandantur.

Puis il me signe le bordereau, garde l'original et me voilà sorti.

En fait, ce que j'avais aperçu sur la carte murale représentait la région où était supposé être le maquis F.T.P. mais à cette époque, ceux ci n'étaient pas encore implantés dans le coin.

Mystère?

Par contre, j'avais entrevu d'autres cercles rouges sur la partie non boisée du plateau, emplacements supposés de nos terrains de parachutages?

Dompage que je n'ai pu disposer de plus de temps.

De retour à Valensole je rends compte à L.Martin et F.Gibert et ils en déduisent que les Allemands semblent s'intéresser beaucoup au plateau et paraissent déjà bien renseignés.

En conséquence, il nous faut redoubler de prudence!

A plusieurs reprises L.Martin et F.Gibert m'ont envoyé début 1944 porter des messages à Digne et par deux fois à Gap.

J'allais en vélo jusqu'à la gare de Manosque, prenais mon billet et mettais mon vélo aux bagages, changeais à St Auban lorsque j'allais à Digne; pour Gap s'était direct. Je m'y suis rendu sans mon vélo car l'adresse où je devais rencontrer mon correspondant était située près de la gare.

A chaque fois, je choisisais les wagons réservés à la Wehrmacht sur les conseils de mes chefs.

Une seule fois je me suis fais virer d'un "raus"! catégorique!

Je m'installais dans un coin du compartiment, près de la porte et sortais soit un livre de maths ou de sciences naturelles (jamais mon livre d'Allemand bien entendu!).

En général, les soldats allemands étaient installés côté fenêtre.

Lorsqu'ils cassaient la croûte avec leur "schwartz broot" tartiné de saindoux, il leur est arrivé à maintes reprises de m'en offrir une tranche.

A chaque fois je les ai remercié en français bien poliment, comme se devait de le faire tout bon jeune homme studieux que j'étais.

De retour à Valensole, je reportais sur une feuille blanche tout ce que j'avais pu relever sur leurs uniformes, dessines de mémoire sur mon minuscule carnet les insignes de col, de manches et de poitrine, ainsi que ce que j'avais pu saisir de leur conversation dans le train puis remettais le tout à mes chefs.

Les parachutages de matériels se multiplient et je me souviens d'une nuit passée sur un terrain situé près de la ferme du Grand Arlane avec Thomassoni et les autres.

Tant L.Martin que F.Gibert ne tenaient pas trop à ce que je passe les nuits sur les terrains, d'une part parce qu'ils jugeaient que je leur étais plus utile de jour, d'autre part, afin que je reste inconnu des hommes ayant rejoint en nombre la Résistance après le 6 juin.

Bref cette nuit là l'avion n'est pas venu et nous nous sommes retrouvés à l'aube à la ferme autour d'un solide casse-croûte.

A maintes reprises, nous avions eu toutes les peines du monde à récupérer les parachutes restés accrochés dans les arbres autour du terrain et il fallait faire vite car régulièrement le matin le petit "Fiesler Torch" basé à St Auban survolait le plateau à la recherche de tels indices (il est d'ailleurs probable qu'ils aient repéré pas mal de mouvement suspects, sans parler des gus qui s'étaient fait faire des chemises dans les parachutes, verts, rouges, blancs en somme tout ce qu'il fallait pour passer inaperçu)!

Nous avons remarqué un couple d'une trentaine d'années qui séjournait à l'hôtel situé en face de l'arrêt d'autobus; lui répondait au nom de Fuentès et se disait représentant de commerce.

Ils ont disparu avant le 16 juin 1944, mais avaient eu le temps durant leur séjour de repérer beaucoup de détails quant aux allées et venues de certaines

personnes, et ne serait-ce qu'en écoutant les conversations aux terrasses des cafés, d'apprendre pas mal de choses.

Il suffisait, après mai 1944, d'interroger un gamin dans la rue sous un prétexte quelconque en lui demandant où était son père, pour l'entendre vous dire - "Papa, il dort au maquis, mais il sera là demain matin!" -.

(Ceci n'est malheureusement pas une blague, l'ayant moi même expérimenté à plusieurs reprises).

Fin mai il est arrivé une drôle d'affaire qui nous a rendu quelque peu furieux.

Une nuit, deux jeunes gens du village, Régis C. et son copain étant partis en vélo sur la route menant à Allemagne en Provence, munis d'une lampe torche, ont soudain entendu un avion qui s'est mis à faire des cercles.

Ces deux corniauds ont aussitôt allumé puis éteint leur torche comme ils l'avaient entendu dire certainement, tout le monde en parlant hélas, et l'avion a largué sa cargaison!

Il s'agissait d'une forteresse volante U.S. soit une vingtaine de containers au bas mot, qui sont tombés de part et d'autre de la route.

Ni les F.T.P., ni l'A.S., ni notre groupe n'étant prévenus, ce sont les allemands basés à Gréoux qui finalement ont récupéré la plus grosse partie de ce largage - un des plus importants sur le plateau -.

Régis et son copain avaient réussi à ouvrir un container et à se servir (de chaussures entre autres) c'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille, mais c'était malheureusement trop tard et le mal était fait.

(cela ne serait sûrement pas arrivé avec la R.A.F., dont les équipages ont toujours été particulièrement sourcilleux sur les signaux de reconnaissance et les codes avant de procéder au largage).

Après la Libération, nous avons eu confirmation que ce Fuentès et sa compagne étaient bien des agents de l'Abwehr et qu'ils avaient eu le temps de se rendre compte que presque tout le village travaillait peu ou prou pour la résistance...En retrouvant des listes de noms dans les fichiers de la Gestapo de Marseille, ceci explique en partie les arrestations d'Oraison du 16 juillet 1944.

Je reviens sur les événements du printemps 1944; avant le débarquement du 6 juin en Normandie.

Un jour d'avril, F.Gibert me dit: - "Claude, viens voir ce que j'ai pour toi" -.

Nous descendons dans son garage qui jouxte la salle de cinéma, sous la grand'place.

Là sont garés sa B14, superbe voiture découverte vert olive, avec bâche, et deux petites motos -que l'on appelait à l'époque des pétrolettes.

Une était une "Motobécane" avec kick starter, l'autre, également de 125cm<sup>3</sup> mais avec démarrage à pédales.

- "Voilà, je sais que tu sais t'en servir, je t'ai déjà vu sur celle de tes copains, alors à chaque fois que ce sera possible, tu pourras les utiliser, ce qui sera moins fatigant que le vélo!"-.

Inutile de dire que sa proposition me ravit!

Non seulement je savais conduire une petite moto, mais aussi une automobile, ayant appris sur celle de mon oncle, le Dr.Jacques Oswald parti faire un intérim à

Volx nous ayant laissé sa petite 5cv Peugeot, munie de tous les "ausweiss" en sa qualité de médecin.

Je me souviens qu'un jour nous avons embarqué dans cette voiture un italien que nous suspicions à raison de renseigner la Milice.

Thomassoni, un des responsables de notre groupe était au volant, l'italien, ouvrier agricole à ses heures, assis à la place du passager avant, moi derrière lui avec un autre de notre groupe de la S.A.P., Pierre Arioli, exécuteur des basses oeuvres (il avait abattu une nuit le percepteur, qui renseignait la Gestapo).

Sans doute pour me mettre à l'épreuve Thomassoni m'avait remis une superbe dague anglaise avant d'embarquer l'italien en me disant - "voilà, quand je klaxonnerai 2 coups tu le plantes à travers le siège à hauteur du foie!" -.

Je n'en menais pas large, l'italien m'ayant effectivement demandé de l'amener à la ferme où il travaillait.

Il n'arrêtait pas de dire "faut être proudent" se demandant sans doute pour quelle raison j'étais accompagné de mes 2 compères.

Nous voilà partis sur la route de Manosque, puis Thomassoni emprunte le chemin de "Bel Air". La dague est à mes pieds, dissimulée dans un mauvais chiffon.

Enfin nous arrivons à la ferme où travaille l'italien et Thomassoni dit à ce dernier de descendre...

Je les ai traités lui et Pierre de tous les noms d'oiseaux et eux de se marrer comme des bossus sur le chemin de retour.

Thomassoni me demande - "si j'avais klaxonné qu'aurais-tu fait?" - et moi de lui répondre - "rien, je veux bien me battre mais pas de cette façon; et puis je trouve stupide de salir la voiture de mon oncle!" -.

J'ai bien compris qu'il s'agissait d'une blague, mais sur le moment je l'ai trouvée particulièrement de mauvais goût (l'italien devait être exécuté peu de temps après).

Les liaisons se succèdent après avril 44.

Louis Martin est entré en clandestinité et se trouve le plus souvent au maquis du bois des Pénitents de l'autre côté de l'Asse, au nord de la ferme des frères Pellagio "Pêtre", ceux-ci ravitaillant depuis longtemps, grâce à leur troupeaux de moutons et de chèvres les quelques 20 maquisards de notre groupe de la S.A.P.

Il roule dans un superbe cabriolet Hotchkiss, gris aluminium avec une capote du plus beau vert.

Elle est équipée d'un gazogène pour respecter la réglementation (?). En fait je ne pense pas que Jacques Furet, son chauffeur l'ai jamais allumé et moi je ne l'ai connu que marchant à l'essence.

Début mai, F. Gibert m'envoie avec la Motobécane porter un message à L. Martin au maquis des Pénitents.

Je passe par le hameau de Brunet, traverse l'Asse par la D108 et redescend la D907 jusqu'à la "Julienne", ferme appartenant également à la famille Pellagio, d'où part le chemin menant à "Pêtre" et de là au maquis.

Il est aux environs de 17H00 lorsque j'arrive.

L. Martin me demande si j'ai rencontré des allemands en chemin.

Je lui dis que non.

Je fais le plein de la moto et bois un litre d'eau; auprès de lui il y a deux anglais - je les ai entendu parler entre eux - en fait il s'agit d'un anglais et d'un américain parachutés depuis peu dans le région.

L.Martin me propose de les escorter jusqu'à Riez ce soir, en roulant à quelque distance devant l'Hotchkiss, toujours conduite par J.Furet.

J'ai toujours un cageot sur le porte bagage avec quelque ravitaillement (pour faire vrai).

Ma carte d'identité est en règle; et je ne porte pas encore d'arme sur moi - ce qui eut été idiot bien sur -.

Je sais que l'Hotchkiss est recherchée activement par les Allemands, de même que L.Martin qui lui est archi-grillé.

Mais pour l'heure il est encore très rare de rencontrer des allemands dans la région, force est de le reconnaître. (cela allait bientôt changer).

Nous nous mettons en route vers 18H00.

Arrivés à la "Julienne" on me dit que tout est calme, pas de trafic sur la D907, aussi je la remonte jusqu'au pont sur l'Asse, puis attaque la montée de Brunet jusqu'au plateau, l'Hotchkiss derrière moi à 200m. environ.

J'arrive sur la D8, R.A.S., la traverse, en laissant le grand Logisson à main gauche et file plein sud-est sur un chemin de terre.

5 minutes plus tard ma roue arrière est à plat.

Je suis furieux!

L.Martin me dit de laisser la moto derrière un buisson car on n'a pas le temps de la réparer et que je la récupérerai demain matin.

Me voilà assis à l'arrière entre l'agent anglais et l'agent américain.

Ils compatissent à mon manque de chance - "hard luck boy!" - Me complimentent pour mon Anglais - il est vrai que je le parle sans accent après 3 années à l'école en Angleterre, me disent aussi que je leur parait bien jeune pour prendre de tels risques et me félicitent pour mon courage (?), je leur réponds que je hais les Allemands, que beaucoup de mes compagnons ne sont guère plus âgés que moi, que j'espère que la libération ne tardera plus maintenant, et aussi que je suis très fier d'avoir pu les rencontrer.

La voiture est bourrée d'armes - stens, schmeissers, grenades quadrillées, pistolets et autres revolvers -.

L.Martin me tend un Webley chargé et une boîte de cartouches en me disant - "au cas où..." -.

(j'avais déjà eu l'occasion de m'exercer au maniement de ces diverses armes, le plus difficile étant de se débarrasser de l'odeur de graisse qui les enveloppait toutes, odeur particulièrement reconnaissable, aussi nous passions pas mal de temps à laver nos mains et à les asperger d'eau de Cologne après les parachutages et les diverses manipulations, lors des transports).

Nous arrivons à Riez sans encombre, pas un allemand en vue et J.Furet rentre l'Hotchkiss dans l'arrière cour de la gendarmerie!

Bien entendu, ces braves gendarmes sont avec nous.

Après avoir vidé la voiture et dissimulé les armes, nous nous restaurons et nous apprêtons à passer la nuit dans une grande pièce vide de tout mobilier à l'exception d'une botte de paille.

Qu'à cela ne tienne, nous ouvrons la botte et nous disposons autour en étoile, tous les 5, ce qui fait qu'un peu de paille servait d'oreiller à chacun.

L.Martin nous dit que nous sommes bien gardés et que nous pouvons dormir sans crainte.

Je suis quand même un peu fourbu au réveil, tout comme mes compagnons.

Un bol de vrai café et quelques biscuits vitaminés (parachutés) nous regaillardit.

L.Martin me dit d'aller récupérer la moto - ils m'ont trouvé un vélo avec tout ce qu'il faut pour réparer -.

Je prends congé, les 2 agents me serrent la main vigoureusement en me disant "good luck André, take care of yourself, God bless you". (j'allais les revoir une dernière fois le 16 juin au bois des Pénitents).

Je repars sur ce vélo-qui est loin de valoir mon Alcyon-et arrive à l'endroit où j'avais abandonné la moto la veille au soir.

Il me faut plus d'une heure pour réparer cette foutue roue mais finalement j'y parviens, planqué le vélo qui sera récupéré et parviens sans autre problèmes à Valensole.

Quelques jours plus tard, F.Gibert m'envoie à Puimoisson, porter un message à Justin Boeuf, un des responsables de l'A.S.

Ce dernier sait que je suis un des agents de liaison de L.Martin, ce qui ne l'empêche pas de déblatérer sur ce dernier en termes forts désobligeants.

J'ai la nette impression qu'il le hait purement et simplement, sans savoir pourquoi.

Je me promets de lui en parler à la première occasion.

En attendant je lui dis - "c'est bientôt fini? Je ne suis pas venu ici pour entendre pareilles conneries!"

J'ai bien envie de le planter là sans attendre sa réponse mais je me calme, me contentant de le toiser ironiquement.

Il est furieux, d'autant plus qu'il y a 2 autres gus témoins de notre échange.

Je le trouve grotesque, sanglé dans sa veste de cuir; je lui demande si je peux repartir.

Il rentre dans la pièce du fond et en revient bientôt avec la réponse.

Je repars sans lui dire au revoir et rentré près de F.Gibert, lui fait part de l'incident.

Ce dernier me dit simplement "oh Boeuf il se prend pour un grand capitaine, mais c'est sur qu'il ne peut pas sentir Martin."

Moi je trouve particulièrement moche que de tels individus puissent faire partie de la Résistance, à la veille des combats qui ne sauraient tarder, nous le sentons bien et je le lui dis. - "Si tu savais petit, tout n'est pas facile loin de là et il y a trop de gens jaloux et envieux, pas dans notre petit groupe, Dieu merci, mais ailleurs..." -.

J'en eus confirmation dans les mois suivants et surtout après la Libération, quand la nouvelle nous parvint que L.Martin avait été assassiné par des éléments incontrôlés à St Jurs en août 1944. -le 17- jour de la libération de Valensole par la 8ème armée U.S.

Je reviendrai sur ce qui pour moi fut un drame majeur et la fin de bien des illusions.

10 juin 1944, 15H00.

L.Martin me demande d'aller voir ce qui se passe sur la route de Manosque jusqu'à la ferme des Grandes Marges. Il me dit que l'A.S. de Manosque serait en

nombre sur le plateau entre les Grandes Marges et la ferme Baras. Plus question de prendre la moto, je pars en vélo toujours avec mon cageot pour le ravitaillement sur le porte bagage; il fait un temps couvert, il a beaucoup plu la nuit dernière.

J'arrive aux Grandes Marges avant la descente sur Manosque où je me ravitaille (oeufs, pommes de terres, légumes).

Pas de trace des gars de l'A.S. Je reviens vers Valensole et soudain je suis doublé par une Renault décapotable kaki dans laquelle se trouvent 5 allemands en uniforme, le conducteur et les 3 hommes à l'arrière portant le calot, le passager à l'avant la casquette classique de la Whermacht, pas de tête de mort.

Ils me doublent à faible allure en me dévisageant, je les salue courtoisement d'un signe de tête, ils me répondent en souriant.

J'étais environ à 3 Km. du village.

Alors que je distingue encore leur voiture, à plus ou moins 600m. devant moi, j'entends des rafales d'arme automatique, je vois le véhicule stopper sur le côté droit de la route, les allemands en sortir et courir vers la dépression et les bosquets de l'ubac au bas duquel se trouve le ravin de la Forge, parallèle à la route D.8 Valensole-Gréoux les Bains.

Je les vois de loin tirer en arrière tout en courant et j'entends nettement les rafales avant de les perdre de vue.

J'en distingue un qui boîte;

Bien entendu je me suis arrêté dès les premiers coups de feu.

Les tirs ayant cessé, je roule vers la voiture abandonnée et arrivé à sa hauteur, aperçois enfin les hommes de l'A.S. qui n'étaient toujours pas sortis de derrière les amandiers plantés de part et d'autre du chemin menant à la ferme Barras. La Renault avait essuyé quelques impacts, (pas beaucoup) et il y avait un peu de sang aux places arrière, ce qui explique l'allemand qui boîtit.

Ils viennent se rendre compte des dégâts et me demandent d'où je viens. Je leur dit revenir du ravitaillement sans leur parler de ma mission, ni de mon appartenance à la Résistance.

Ils sont armés principalement de Sten ce qui explique le peu d'impacts sur la Renault, ajouté à la distance à laquelle ils ont ouvert le feu.

Ils semblent nombreux de part et d'autre du chemin menant à la ferme et fort indécis sur la conduite à tenir.

De toutes les façons les allemands sont loin.

Ils me demandent si j'ai vu d'autres allemands à Valensole et aux alentours ces jours derniers, je leur dis que non, à part la petite garnison en place depuis longtemps (6 ou 7 hommes).

Je ne peux m'empêcher de penser qu'après leur coup d'éclat, les choses ne vont pas tarder à changer (comme ce fut le cas hélas).

Je rentre à Valensole vers 18H00 et rends compte à L. Martin et F. Gibert des faits dont j'ai été le témoin.

Ces derniers ne me cachent pas leur inquiétude quant aux suites probables à cette attaque manquée, qui aura pour conséquence d'attirer l'attention des allemands sur le plateau.

Alors que le groupe auquel j'appartiens, S.A.P., fait l'impossible pour passer inaperçu, il n'en est pas de même de l'A.S. et des F.T.P. locaux qui ont déjà canardé à

plusieurs reprises des véhicules isolés de la Whermacht, avec les résultats que l'on sait.

-11 juin 1944. Que sont devenus les allemands de la Renault attaquée la veille?

Ils se sont sans doute réfugiés à la villa Lèbre où se trouve le petit détachement affecté à Valensole.

Dans la matinée je me rends à la bijouterie Gibert où je retrouve ce dernier, son fils Paul et L.Martin.

Ils me disent que les fermiers de Barras ont quitté leur ferme depuis hier par peur des représailles des allemands, l'A.S. y ayant installé son Q.G. avec des effectifs importants, ainsi qu'un tas de matériel armés, containers e.t.c...

Tout comme la veille, ils me demandent d'y retourner dans l'après-midi, tout en me recommandant la plus grande prudence car ils craignent fort une riposte des allemands qui peuvent arriver d'un moment à l'autre.

Me voilà reparti, toujours avec mon cageot.

Arrivé à hauteur du chemin menant à la ferme Barras, la Renault décapotable n'est plus là et je ne distingue personne d'embusqué ni derrière les amandiers, ni dans les champs sur ma droite.

Les blés sont déjà hauts en cette saison, je poursuis ma route jusqu'à la ferme des Grandes Marges - la dernière avant la descente sur Manosque -.

C'est la panique dans la ferme, tout est sans dessus dessous.

Les allemands sont venus ce matin - 2 camions pleins de soldats casqués - ils ont fait sortir les fermiers, puis ont balancé plusieurs grenades à l'intérieur des bâtiments qu'ils ont fouillés sans trouver personne, puis sont repartis en direction de Manosque.

Heureusement personne de la ferme n'a été blessé, mais les pauvres gens sont terrorisés.

Il paraît qu'il y a eu un engagement plus bas sur la route(?) et qu'il y aurait eu des morts parmi les gens de l'A.S.

Je repars en direction de Valensole, dans le but de voir ce que sont devenus les gars de l'A.S. et leur Q.G. à la ferme Barras.

Jusqu'au chemin d'accès, je ne rencontre aucun véhicule, aussi je m'engage sur ce chemin en direction de la ferme, distante d'environ 700m de la route.

Après avoir parcouru 200 ou 300m, j'aperçois le toit de la cabine d'un camion rangé le long de la ferme; (le terrain étant légèrement vallonné, je ne l'avais pas vu de la route).

Pas âme qui vive autour de la ferme mais derrière chaque arbre, (des amandiers), des musettes individuelles en quantité, 2 F.M.

Bren en batterie, des fusils Garant et autres, le tout abandonné et laissant supposer un départ précipité.

Je m'approche du camion, il est rempli de containers.

Dans la ferme, apparemment personne non plus, pas même un chien.

Sachant que l'on pouvait voir depuis le milieu du chemin le toit du camion, je pense que le plus urgent est de le dissimuler à la vue des tiers.

Fort heureusement, le camion est garé sur la pente (je n'aurais sûrement pas pu le mettre en route, fonctionnant au gazogène).

J'appuie à plusieurs reprises sur la pédale d'embrayage et réussis à le mettre au point mort; puis je desserre le frein à main et le laisse descendre la pente d'une dizaine de mètres.

Je sais qu'ainsi il ne sera plus visible en attendant que les gars de chez nous puissent venir le récupérer.

Alors que je m'émerveille de ce que je trouve dans les musettes abandonnées - revolvers, pistolets, grenades, munitions de toute sorte et que la tentation est forte d'en planquer au moins un pour mon usage personnel futur - (je ne l'aurais pas fait sachant que c'eût été folie et qu'il n'était pas question de circuler armé dans le genre de mission que j'accomplissais aujourd'hui) - je distingue soudain sur la route venant de Manosque 2 camions bâchés de couleur vert foncé.

A n'en pas douter, ce sont bien les allemands qui reviennent, ceux là même qui ont terrorisé les fermiers des Grandes Marges ce matin.

Je les vois ralentir et s'engager sur le chemin!

Alors que je m'apprête à filer en vélo derrière la ferme, puis à travers champs en direction de l'ubac, les deux camions stoppent puis font demi tour, repartant en direction de Manosque.

Ouf!

J'ai les jambes en coton, plus question de rêver sur les trésors abandonnés et sitôt les deux camions hors de vue, je saute sur mon vélo et regagne Valensole à toute allure.

Cette même nuit, notre groupe récupérera tout le matériel mais je me pose encore la question aujourd'hui, pourquoi l'A.S. avait-elle abandonné tout son matériel?

Je pense aussi au Capitaine Boeuf, un des responsables de l'A.S....

Que serait devenue cette ferme si les allemands y étaient arrivés ce jour là?

Ces derniers devaient penser avoir affaire à un groupe important de maquisards, après l'attaque de leur voiture le veille, et préféreraient sans doute attendre de recevoir des renforts.

-16 juin 1944, 3H30.

Je suis réveillé par de longues rafales d'armes automatiques.

Eh bien les voilà ces renforts sans doute!

A travers les volets de ma chambre, je distingue sur l'aire à blé un groupe d'une dizaine de soldats allemands casqués, certains vêtus de longs manteaux de cuir. (les nuits sont encore fraîches). Et le jour est à peine levé.

Ils semblent tirer en direction de la vallée des près, vers la route de Gréoux, mais sur qui peuvent-ils bien tirer. (j'ai su par la suite qu'ils tiraient à la mitrailleuse M.G.42 - machine gewer 42 - sur les malheureux F.T.P., lesquels depuis le débarquement du 6 juin en Normandie, partent tous les soirs dormir au maquis situé au sud de la route de Gréoux, et le matin rentrent à Valensole pour se livrer aux travaux des champs, étant pour la plupart des agriculteurs).

Mon père et ma mère, ainsi que ma soeur Renée, infirmière occasionnelle de notre groupe, sont également réveillés et regardent à travers les persiennes les allemands sur l'aire à blé.

Le salon étant situé un étage plus haut que ma chambre, l'on distingue encore mieux les détails de la scène.

Il me semble apercevoir une auto mitrailleuse plus deux ou trois autres véhicules, tous de couleur Whermacht.

Vers 6H30, les tirs sont plus espacés depuis un moment et je décide d'aller nourrir nos lapins dans notre jardin situé de l'autre côté de la ruelle, en contrebas.

Quelques instants après, j'entends frapper à la porte donnant sur la rue du dessous.

Je l'entrouve et je vois 3 hommes que je ne connais pas.

Entre 20 et 28 ans, bien habillés, l'un porte même des culottes de cheval et des leggings bien cirés.

Ils me disent être poursuivis par les boches et me demandent de les cacher.

Immédiatement je suis sur mes gardes; ils sont trop bien vêtus, n'ont pas du tout l'allure de gens pourchassés, les maquisards et autre réfractaires que je fréquente depuis un an ont un aspect bien différent.

Je leur dis avec mon air benêt que ce n'est pas mon problème, que je ne veux pas d'histoires, que j'ai mes lapins à nourrir et les abandonne au bas de l'escalier.

Ils se concertent un moment puis ressortent.

Je donne un tour de clef et remonte dare dare, sors du jardin et au lieu de rentrer dans notre maison par la porte du bas, je fais le tour via la maison Maillet puis rentre par la porte du haut rue Chaurand.

Je raconte l'anecdote à mes parents et nous allons regarder à travers les persiennes côté jardin.

Quelques instants plus tard, nous voyons les 3 soi-disant maquisards accompagnés de 2 soldats allemands casqués qui s'arrêtent devant la porte.

Ils tentent d'ouvrir celle-ci, puis reculent pour mieux voir au dessus.

Je les vois indiquer aux allemands les maisons donnant sur le jardin, la nôtre étant juste en face de ce dernier, mais comme ils n'ont pu me voir y rentrer tout à l'heure, ce sont finalement les allemands qui semblent leur dire de laisser tomber et il s'en vont tous vers la basse ville.

Peu de temps après, le père Ripert, tambour-appariteur du village, se pointe au carrefour au dessus de notre maison et après 2 coups de sa trompette fait l'annonce suivante: - "Avis à la population: de la part des autorités allemandes: toute la population sans exception est invitée à se rendre sur la grand place pour 9H00, en laissant toutes les maisons ouvertes". Après deux autres coups de trompette il repart un peu plus loin faire la même annonce.

Mon père enlève la carte murale et les drapeaux.

Le poste TSF est toujours réglé sur la radio nationale, prudence oblige.

Je me change complètement en espérant ne pas retomber sur les 3 miliciens et nous voilà tous partis vers la grand'place.

Nous nous mêlons au cortège qui descend vers la basse ville et arrivons à destination, devant les cafés situés en face de l'actuelle mairie.

Il y a foule maintenant, Valensole comptant plus de 1200 habitants dans le village et autant dans les campagnes alentour.

Les soldats allemands sont là également, canalisant les gens sur la place jusqu'au début de la Promenade.

Au balcon du premier étage de l'hôtel situé en face de l'arrêt des cars, plusieurs allemands casquettés, dont un tient un porte voix.

Le silence est impressionnant.

Puis l'officier s'adresse à nous en ces termes - "Habitants de Valensole, nous savons que votre village abrite de nombreux terroristes.

"Pour cette fois, nous nous contenterons de la leçon que nous venons de leur donner, mais estimez-vous heureux que nous ne brûlions pas votre village cette fois-ci, en représailles aux actions des terroristes contre l'armée allemande dans la région".

"Je vous rappelle que jusqu'à nouvel ordre il est interdit de sortir du village sous peine de mort.

Vous pouvez maintenant rentrer chez vous et j'espère que nous n'aurons pas à revenir" -.

Tout cela débité dans un français sans une pointe d'accent.

En silence, les habitants quittent la place pour rentrer chez eux.

Je dis à mes parents et à ma soeur que je les rejoindrai dans un moment, ayant des amis à voir.

Je suis inquiet car je n'ai vu ni le Maire, Alberd Richaud, ni F.Gibert et me demande surtout comment L.Martin, planqué chez Mme.Jourdan a pu réussir à se dissimuler, car il est recherché activement par la Gestapo.

Je vais chez elle, dont la mercerie jouxte la boucherie Borély, rue de l'hôtel de ville.

Le salon donne sur la route principale traversant le village.

J'ai l'heureuse surprise d'y trouver L.Martin qui me dit qu'il allait justement me faire chercher.

Apparemment les allemands n'ont pas fouillé toutes les maisons mais d'un autre côté il y a tellement de caves, remises et autres passages souterrains dans ces vieilles maisons qu'il leur aurait fallu beaucoup plus longtemps pour fouiller le village à fond.

Je raconte à L.Martin l'épisode des miliciens tôt ce matin et le peu que j'ai pu observer depuis le début des rafales.

Il me dit être extrêmement préoccupé par le fait qu'il ne peut joindre le maquis du bois des Pénitents et que dans la soirée, J.Furet doit venir à Valensole avec l'Hotchkiss et les 2 agents parachutés.

Ils sont loin de se douter de ce qui se passe à Valensole et risquent fort de tomber sur les allemands si ceux-ci sont encore là ce soir.

Il me demande si je crois possible de sortir du village et dans l'affirmative de tenter de rejoindre le maquis, sans prendre trop de risques, quitte à rester sur place une fois arrivé, l'important étant de les empêcher de venir à Valensole.

Je lui réponds que je pense pouvoir passer et avec un peu de chance arriver à destination en temps voulu, il est 10H00 du matin.

Il me serre la main avec force en me souhaitant bonne chance.

Je remonte chez mes parents dans la haute ville, ne rencontrant que peu de soldats allemands.

Arrivé près de la maison, j'entends un drôle de bruit de moteur et je vois un véhicule blindé, à pneus, avec l'antenne gonio sur le toit, pratiquement coincé dans la rue Chaurand - en fait une ruelle - ne pouvant plus ni avancer ni reculer.

Après 5 minutes de manoeuvres, il réussit à sortir de la ruelle.

L'opérateur gonio a les écouteurs aux oreilles et l'antenne tourne lentement.L'engin disparaît vers l'église et je rentre chez moi.

Je dis à mes parents, que je dois m'absenter peut-être un jour ou deux.

Je devine leur inquiétude bien qu'ils tentent de n'en rien laisser paraître.

Je vais me changer, un vieux pantalon, de bons vieux godillots cloutés comme en portent tous les paysans, une vieille chemise trouée et surtout un vieux feutre

marron informe. Selon comment je le porte, je ressemble vraiment à l'idiot du village.

J'embrasse mes parents sans m'attarder et me dirige vers la basse ville.

J'ai ma petite idée quant aux meilleures chances de sortir du village, vais vers l'extrémité de la Promenade, en direction du bistrot d'Auguste Bouffier, l'oncle de mon camarade, faisant partie des F.T.P.

Les allemands l'occupent et à en juger par leurs braillements, ont du faire honneur aux divers alcools et bières.

Je passe nonchalamment devant le bistrot - assez loin toute fois - et me dirige vers la maison de M. Angelvin, coiffeur et apiculteur de son état.

Deux soldats assis devant le bistrot se marent en me montrant du doigt et je prend mon air le plus con.

Ca a l'air de marcher mon déguisement.

M. et Mme. Angelvin sont là, rentrés eux aussi de la convocation de ce matin.

Ils ne savent pas ce que je fais et comprennent vite quand je dis à ce dernier que je dois absolument sortir en passant de préférence par l'extrémité Est de son jardin, donnant sur des vergers et des champs de lavande en direction de l'Adrech de Lèves.

Il m'accompagne jusqu'au portillon; n'entendant rien d'anormal je me mets en route.

Au bout de 5 minutes de marche, j'entends parler et marcher sur le chemin situé en dessous.

Deux soldats passent, mitraillette à l'épaule et casque à la ceinture, se dirigeant en blaguant vers le village.

Je me dis qu'il doit y en avoir d'autres vers l'Adrech Notre Dame et décide d'obliquer vers le nord pour traverser ensuite la route de Digne-D8-le plus loin possible de Valensole.

Alors que je monte vers le plateau, dans un champ de vieilles lavandes et à flanc de coteau je comprends que l'on tire dans ma direction en voyant la terre et les cailloux se soulever devant moi, légèrement au dessus, suivi du "brrrrr..." d'une arme automatique très loin à l'Est.

Je m'applatiss derrière les énormes lavandes et rampe une quarantaine de mètres.

Je regarde en direction du bruit, vers la ferme Monaco mais ne vois rien bouger; il faut dire que les blés sont déjà très hauts ce qui pour moi va présenter un avantage une fois atteint le plateau.

Je me dissimule de mon mieux en reprenant ma progression.

J'atteins enfin les champs de blé puis la D8 que je traverse en direction du Mas St Andrieux, silo à grain tenu par M. Vimard et son fils Jean-Marie âgé de 18 ans.

J'y parviens sans encombres, n'ayant rencontré âme qui vive en chemin.

Je tombe sur Jean-Marie, qui me demande ce qui se passe à Valensole.

Il n'a pas vu d'allemands, je lui dis que je dois poursuivre mon chemin et que je le reverrai bientôt.

Encore un bon kilomètre à travers les céréales, (j'évite les chemins) et atteins l'ubac de la Dauphine en évitant la ferme du même nom que je laisse sur ma gauche.

Du bord du plateau, je domine la vallée de l'Asse, je vois la Julienne ainsi que Pêtre, les deux fermes de la famille Pèllaggio et (presque) ma destination!

Je déboule l'ubac par le ravin, arrive à la ferme de la Tuilière.

Il fait de plus en plus chaud et les fermiers, quand je leur dis d'où je viens me donnent à boire d'abord car je meurs de soif, et ensuite à manger car je suis affamé.

Je leur raconte brièvement les événements de Valensole.

Non, ils n'ont pas vu d'allemands si ce n'est du passage de l'autre côté de l'Asse, quelques camions sur la D907 mais pas ce matin.

10 minutes après je repars, il est 12H45.

Je traverse l'Asse à gué sans problèmes, il y a très peu d'eau, et arrive enfin à la Julienne où je suis connu.

Ils me confirment que l'Hotchkiss n'est pas redescendue et tout paraît calme. Je file aussitôt et attaque le chemin qui mène à Pêtre, ferme distante d'un bon kilomètre.

J'y arrive, on me confirme que J.Furet est là haut avec les autres.

Encore 20 minutes puis je suis arrêté par une sentinelle planquée dans un bosquet.

Il me reconnaît, de plus j'ai approché en sifflant, afin de ne pas le surprendre.

Arrivé au campement proprement dit, je trouve J.Furet, une vingtaine d'hommes ainsi que les deux agents (ceux du convoi du mois dernier).

Je leur fais part de ma mission.

Effectivement ils ignorent tout des événements de Valensole et me confirment qu'ils doivent bien s'y rendre en fin d'après-midi... Dieu merci je suis arrivé à temps!

Bien que L.Martin m'ait laissé le choix entre revenir à Valensole ou rester 24 ou 48H00 au campement, le temps que les choses se tassent, je pense qu'il vaut mieux que j'essaie de rentrer, ne serait-ce que pour le rassurer ainsi que mes parents, qui je m'en doute bien, doivent être morts d'inquiétude.

Après m'être reposé une bonne demi heure, je reprends la route, retraverse l'Asse et attaque la montée de l'ubac.

Arrivé sur le plateau, je me dirige, toujours à travers champs, vers le Mas St Andrieux, il est près de 16H00 et je ne distingue rien d'anormal.

Je décide d'attendre un peu.

J'ai laissé mon vieux feutre au campement, et troqué ma chemise trouée contre une chemisette propre car je me dis que mon déguisement de ce matin n'est plus de mise, tout en me demandant comment je vais bien pouvoir rentrer à Valensole.

Je pense que le plus sage serait d'attendre le départ des allemands mais comment savoir s'ils occupent encore le village?

J'aperçois Jean-Marie Vimard qui sort de la villa de ses parents et sors de mon poste d'observation.

Dès qu'il m'aperçoit, il me fait signe d'approcher fissa et nous rentrons dans la cuisine - "les Allemands sont là, ils cassent la coûte dans la grange et demandent quelqu'un pour les raccompagner à Valensole" -!

Je ne sais pourquoi mais cela fait tilt dans ma tête.

Je dis à Jean-Marie - "tu n'as qu'à leur dire que je suis en vacances chez toi depuis quelques jours et que je voudrais bien rentrer au village" -.

J'ai ma carte d'identité en règle, profession étudiant et après tout ne suis pas censé être au courant des événements.

Je bois un demi litre d'eau et nous voilà partis à la rencontre des allemands toujours se reposant à l'ombre dans la grange.

Ceux-ci sont au nombre de 8, l'officier qui les commande vient au devant de nous et je le reconnais, c'est bien celui qui nous a harangués ce matin depuis le balcon de l'hôtel!

Jean-Marie me présente et débite notre petit scénario.

L'officier semble ravi, ne me demande même pas mes papiers, nous disons au revoir à Jean-Marie et nous nous mettons en route, suivis par les 7 Waffen SS.

(J'ai su 57 ans après qu'il s'appelait De Vallera et qu'il commandait cette section d'environ 250 hommes de la division Brandebourg spécialement affectée à la lutte contre les maquis) .Les hommes ont remis leur casque recouvert de tissu, ils sont jeunes, bien équipés, mitraillettes schmeisser, fusils mauser, grenades à manche dans le ceinturon, treillis camouflé genre battledress, en serre file; portée sur l'épaule, une mitrailleuse MG42 avec les porteurs de munitions (deux) qui vite transpirent abondamment.

L'officier lui porte casquette, comme ce matin et a seulement son pistolet dans son étui.

Chemin faisant, il me demande où je poursuis mes études et je lui raconte que je suis en troisième, mais que ma famille ayant quitté Lyon pour des questions de ravitaillement, je suis les cours par correspondance de l'Ecole Universelle - ce qui est vrai-.

Je lui dis que nous sommes tous des fervents du Maréchal dans ma famille et que pour nous, le danger c'est le bolchevisme!

Il semble convaincu de ma bonne foi et se met à me raconter leurs actions contre les maquis, tous communistes, dans les départements alpins - "Si vous saviez dans quel état de vermine vivent ces terroristes, heureusement nous en avons nettoyé beaucoup"-Je pense en moi même - "mon salaud si tu savais d'où je reviens...Et je puis te garantir qu'il n'y a pas trace de vermine dans notre campement du bois des Pénitents!"

Je ne comprends toujours pas pourquoi a-t-il voulu un guide pour rentrer à Valensole, dont on aperçoit le clocher depuis le Mas St Andrieux!

Et je pense à la chance que j'ai eu tout à l'heure car j'aurais pu tout aussi bien tomber sur cette patrouille en arrivant au mas.

Pourvu que ça dure! Tout en marchant, je le félicite sur son français.

Il me répond qu'il a fait ses études à la Sorbonne, qu'il est docteur en droit et qu'il adore Paris!

Il me demande ce que je pense des habitants de Valensole et là je me dis "attention" "Oh vous savez, nous ne les fréquentons pas beaucoup si ce n'est pour trouver un peu de ravitaillement.

"Et puis le paysan bas alpin est un peu renfermé sur lui même et ne se livre pas beaucoup..."Il semble se satisfaire de mon point de vue de bon jeune homme et on en reste là.

Nous arrivons à Valensole.

Les allemands qui se trouvent devant l'ancienne porte nord et sur l'esplanade (où se regroupent les troupeaux de transhumants au printemps, mais c'est interdit depuis 1943) sur un commandement aboyé par un gradé se figent au garde à vous et présentent les armes à notre petit groupe, sans doute en reconnaissant leur chef!

Je trouve la situation cocasse et commence à bicher comme un pou.

Le capitaine me remercie (il n'y a pas de quoi) me serre la main en me souhaitant bonne chance dans mes études et nous nous quittons.

Je devine des regards derrière les volets fermés, et pense "eh bien il ne manquerait plus que ça que l'on me prenne pour un collabo", vu ce à quoi ils viennent d'assister.

(Cela n'a pas loupé, 20 minutes plus tard, mes parents sont avisés que je suis arrêté par les allemands, d'autres leur disant que je suis avec eux!).

Malgré mon désir d'aller les rassurer il me faut d'abord rendre compte à L.Martin, aussi je me dirige vers la basse ville, aucun allemand en vue, il est 18H30 et je décide de ne pas me rendre directement chez Mme.Jourdan, tout en vérifiant que je ne suis pas suivi.

Arrivé au bas de la rue de l'hôtel de ville, je tourne à gauche vers la fontaine et le lavoir en direction des cafés et de la grand' place.

Je croise un gradé allemand, casquette, petites lunettes, cullotte de cheval, bottes, ceinturon et étui à pistolet, une vraie caricature du boche classique; peut-être ai-je un léger sourire - je suis tellement content - et aussitôt je me dis que je suis le roi des cons!

Car je l'entends s'arrêter et crier "Halt"!

Faisant celui qui n'est pas concerné je continue quelques mètres "halt"! Cette fois je me retourne l'air étonné; il a déjà la main à l'étui de son pistolet - "kom"- m'adjoit-il.

Je m'avance vers lui et réalise soudain que L.Martin doit assister à la scène de derrière les rideaux du salon de Mme.Jourdan, à 30mètres!

Le boche n'a pas l'air aimable, il s'en faut.

Il me prend par la coude et m'entraîne sous un porche en face du lavoir.

Il y a là une courette où se trouvent 5 miliciens!

Il me collent au mur en me pointant leur mitraillette sur le ventre.

L'allemand me demande mes papiers, regarde la photo de ma carte d'identité, la compare avec une photo sortie de sa poche de poitrine, me regarde encore, me fait mettre de profil puis me rend ma carte en me disant de partir.

Je dis au milicien qui paraît être le chef que je viens de raccompagner une patrouille allemande et qu'il peut vérifier auprès du capitaine.

Il me dit que l'allemand a cru reconnaître en moi un garçon qui a tiré sur un officier allemand à Digne...comme quoi le hasard parfois...

J'ai quand même les jambes en coton en sortant et je repars vers la grand'place persuadé que L.Martin me voit à nouveau et ne doit plus rien comprendre.

Et si j'étais retombé sur les miliciens de ce matin!

Je me dis que j'ai suffisamment tenté la chance aujourd'hui et après un nouveau détour arrive enfin chez Mme.Jourdan. "Mon Dieu mais que vous est-il arrivé? Quelle peur vous nous avez fait"!Elle m'emmène au salon où je retrouve L.Martin.

Sans besoin de paroles il devine à mon air que j'ai réussi!Je le lui confirme brièvement.

Il me demande de revenir lui narrer par le menu les différentes étapes de ma randonnée mais auparavant me presse d'aller rassurer mes parents (il a eu très peur quant il m'a vu tout à l'heure me faire alpaguer par le grand fridolin).Il est près de

20H00 quand j'arrive à la maison. Quelle joie et quel soulagement éprouvent mes parents et ma soeur!

J'imagine que la journée a dû être particulièrement éprouvante pour eux, sans parler des bons voisins venus leur raconter n'importe quoi suite à mon arrivée de tout à l'heure en tête de la patrouille.

Comme à l'accoutumée ils ne me demandent pas d'où je viens et je les rassure en leur disant que tout va bien.

Une fois restauré et douché je m'en retourne auprès de L.Martin pour lui rendre compte des étapes de mon périple.

Il est soulagé et trouve particulièrement savoureux l'épisode de mon retour à Valensole, tout en reconnaissant que j'ai eu une chance de pendu tout au long de la journée.

Et là je dois dire que je suis bien d'accord avec lui!

La colonne allemande quitte le village dans la nuit et c'est seulement les jours suivants que nous retrouverons les corps des malheureux F.T.P. massacrés par eux, pour la plupart défigurés à coup de crosses et méconnaissables.

Pourquoi s'acharner ainsi sur des hommes déjà morts! Parmi eux, un bon copain, Robert Merlen, réfractaire au STO qui aurait dû rejoindre notre groupe, mais enrôlé quelques jours plus tôt par les F.T.P.

Les événements s'étant précipités depuis le 6 juin, je n'ai rien pu faire mais m'en veux terriblement.

Le surlendemain a lieu l'enterrement des malheureux F.T.P. retrouvés autour du village, principalement du côté de la route de Gréoux mais aussi sur le plateau en direction du village d'Allemagne.

Le Maire, Albert Richaud et François Gibert ont toutes les peines du monde à empêcher les responsables des F.T.P. rescapés de suivre le convoi funèbre en armes!

Tout le village se presse devant la Collégiale, il fait très chaud.

Il est aux environs de 16H00.

Les cercueils sont au nombre de 12 transportés sur un camion gazogène des établissements Garcin si mes souvenirs sont exacts.

Du sang coule au travers des planches mal jointes des cercueils.

L'odeur est épouvantable.

Les femmes et parents des victimes sanglotent, l'émotion est à son comble dans l'Eglise où sont alignés devant l'autel sur plusieurs rangs les cercueils recouverts de drapeaux tricolore trouvés à la hâte.

L'office est célébré par l'abbé Van Heghe, celui là même qui nous a dissimulé à maintes reprises des parachutes dans les steles et autres cachettes de la Collégiale, puis tout le village suit le convoi au cimetière, passant sur le chemin qui longe le poste Allemand, lesquels se gardent bien d'intervenir.

Il y eut d'autres enterrements les jours suivants, les corps de plusieurs autres maquisards n'ayant été retrouvés que plus tard, certains dans un tel état qu'il fallut avoir recours à la chaux vive.

L.Martin avait quitté Valensole dès le départ de la colonne allemande.

Je ne devais plus le revoir pas plus que J.Furet son chauffeur et les deux agents anglais et américains.

C'est le lieutenant Claude Dechavanne - alias Titin - qui le remplaça et je n'effectuais plus que de rares courriers sur Manosque et Oraison.

Les 14 août vers 22H00, je reviens de Puimoisson en moto tous feux éteints, avec un message très important.

En fait je l'ai su par la suite, ce message avait trait au débarquement sur les Côtes de Provence, qui allait commencer cette nuit même.

Beaucoup d'activités aériennes, d'avions isolés, certains avec leurs feux de position allumés, sillonnent le ciel par cette nuit sans lune.

Soudain à la sortie d'un virage, je me trouve nez à nez avec un troupeau de moutons! Je freine tant que je peux mais ne parvient pas à m'arrêter à temps, et ce sont finalement eux qui me stoppent. Un malheureux agneau que je n'ai pu éviter, bête à fendre l'âme, les chiens aboient, les bergers qui se trouvent à l'arrière du troupeau, avec la charette traditionnelle tirée par un âne arrivent et me demandent si je n'ai rien, je leur dis que tout va bien.

Aussitôt ils égorgent le jeune agneau et me le donnent.

Je les remercie et leur demande que diable font-ils sur les routes, les allemands ayant interdit la transhumance.

Ils disent "bof, les allemands ils seront bientôt partis...et puis il faut que les bêtes mangent et montent aux alpages comme avant". Je leur souhaite bonne chance et bonne route et nous nous quittons.

L'agneau pèse bien 8kg tout de même et je trouve l'incident bénéfique la moto étant indemne.

A Oraison, j'allais chez Marius Coquilhat dont la fille Evelyne courrier comme moi et âgée de 18 ans devait être arrêtée par la Gestapo en juillet 44 et déportée à Ravensbrück; Dieu merci elle devait en revenir après la libération des camps en mai 1945 avec un matricule à 6 chiffres tatoué sur l'avant bras, mais toujours aussi vaillante malgré les épreuves traversées!

Sa famille, dont sa soeur, avait pu échapper à la rafle du 16 juillet 1944 à Oraison, au cours de laquelle fut arrêté, Martin Bret et 8 de ses compagnons qui assistaient à une réunion du C.D.L. et qui furent tous assassinés à Signes.

Après la Libération de Valensole par les américains le 17 août, je fus affecté à l'ancien terrain d'aviation de Valensole, avec Thomassoni et P.Arioli.

Cet ancien terrain avait été rendu inutilisable par les Allemands qui avaient réquisitionné en représailles aux événements du mois de juin tous les hommes de 16 à 65 ans afin d'y ériger des troncs de 4 mètres, ce qui fut fait en partie seulement.

En septembre 44, le lieutenant Dechavanne -alias Titin- mon nouveau chef, m'envoya prendre livraison d'une superbe Renault Novaquatre réquisitionnée à Oraison, pratiquement neuve.

Nôtre groupe disposait alors d'un parc automobile assez conséquent puisqu'il y avait la Traction 11 légère du Lt.Dechavanne, la Nova4, la B14 de F.Gibert sans parler des motos, la 4cv Terrot de J.Jourdan, les 2 Motobécans, ainsi que 2 moto pliantes parachutées, une anglaise et une américaine.

Le lieutenant me faisait souvent conduire la 11 légère entre Valensole et Avignon.

A la mi-septembre 1944, je rejoignis mes camarades de la S.AP. au siège de l'ancienne milice, 71, rue Joseph Vernet à Avignon.

Les anglais nous ont offert 10 jours à l'hôtel Terminus, en reconnaissance des services rendus.

Nous avons été habillés de pied en cap - tenues anglaises- avec béret noir à rubans.

Je n'étais pas peu fier!

Nos véhicules étaient maintenant immatriculés avec des numéros militaires et je me souviens qu'un jour étant venu seul à Valensole en permission avec la traction, j'arrive devant la bijouterie Gibert et me gare le long du trottoir.

J'en descends et je vois arriver 4 hommes en file indienne, venant par la route passant sous la maison de Mme.Jourdan, Sten en bandoulière, brassard F.T.P. au bras, l'air martial et inquisiteur.

Leur chef est un certain R., que je connais sans plus, en tous les cas ce n'est pas un Résistant si ce n'est de la dernière heure comme tant d'autres.

Il s'approche de moi et me demande - Claude c'est à toi la voiture?" Je lui répond - non elle appartient à l'armée" - "Tu as de l'essence?" - "Le réservoir est à moitié plein" - 'eh bien voilà nous la réquisitionnons!' - 'je lui demande à quel titre? - au nom du Comité d'Épuration.'

Il y a un moment que la moutarde me montait au nez, je sors mon Webley de sous mon blouson et lui colle sous le menton en lui disant - "si tu touches à la voiture, je t'éclate la tête connard!"

Il n'ose toucher à sa Sten et ses "hommes" restent hébétés ne sachant que faire.

Arrive F.Gibert, je lui dis ce qui se passe et il se met à traiter R. de tous les noms y compris d'assassin, lui disant de foutre le camp lui et son équipe de bras cassés - coquin de dieu! - (c'est son expression favorite).- "c'était avant qu'il fallait vous manifester, quand les allemands étaient là, et pas maintenant pour terroriser les pauvres gens!"

"Foutez-moi le camp et plus vite que ça!"

Je me méfie quand même avant de rengainer mon Webley, on ne sait jamais avec ses cons.

R. me dit - "Oh Claude faut pas te fâcher comme ça, après tout on est collègues" - tu parles me dis-je.

Ils s'en vont.F.Gibert me demande - "dis, tu aurais tiré?"- "probablement s'il avait touché la voiture" - "Ah bon."

Quand j'y repense je me souviens de mon état d'esprit de l'époque, j'avais perdu mon chef L.Martin que je croyais alors avoir été assassiné par des éléments "incontrôlés" tels que R. et ses gus, lesquels avaient massacré juste après la Libération le pauvre M.Mille que l'on appelait "Mille dou pous" sous prétexte que certains l'avaient vu renseigner une colonne allemande sur la route d'Allemagne.

En fait M.Mille était un géologue, toujours par monts et par vaux à la recherche de fossiles et autres vestiges; j'étais en Avignon quand un groupe de F.T.P. de la dernière heure s'est emparé de lui à son domicile puis l'ont abattu dans un ravin à la sortie du village, entre la route de Riez et celle de Gréoux, obligeant une partie de la population à défiler devant le corps, le souillant au passage, c'était aussi ça l'Épuration...

Je me souviens qu'à cette même époque la France a échappé de peu à la Guerre Civile.

Concernant notre groupe, rattaché à l'Armée Régulière, plusieurs de nos véhicules ayant essuyé des coups de feu, on nous avait réarmés - revolvers, pistolets,

Stens et grenades, dont des quadrillées (défensives) - avec pour instruction de ne plus rouler seuls.

Moi j'avais une préférence pour les grenades à manche allemandes et en avais toujours une paire sous le siège!

Dans chaque ville ou village de la région, on a vu arriver dans les mairies une quantité impressionnante de "Résistants" arborant brassards, galons, tenues fantaisies, tous plus ou moins armés. (il y a eu beaucoup d'accidents avec les sten, qui pour ceux qui n'en connaissaient pas la particularité avaient tendance à partir toutes seules...)

Tous ces spadassins cherchaient à se faire délivrer un certificat d'appartenance à un groupe de Résistance, beaucoup briguaient des médailles, faisaient la chasse à tous les suspects de collaboration, tondaient les putes et aussi d'autres femmes coupables à leurs yeux d'avoir eu des rapports avec l'ennemi.

Ah! Les lettres anonymes et la délation, sport national comme sous l'occupation, à tel point que nous avons catalogués ces F.T.P. là sous le vocable de Féroces Tondeurs de Putes.

Les vrais, les sans grades, ceux qui s'étaient vraiment battus, et parmi eux beaucoup de camarades que j'estimais étant soit morts, soit retournés à leurs occupations dès le lendemain de la Libération.

Presque toutes les mairies arboraient des drapeaux rouges, les drapeaux américains et anglais disparaissant de plus en plus des façades au fil des jours...

Une nuit d'octobre 44, revenant d'Avignon avec Pierre, nous avons forcé un de ces barages - mal fait - sur la N100 entre Apt et Manosque, balançant pour la forme 2 grenades offensives au passage.

Nous pensions qu'il était bien triste d'en arriver là seulement deux mois après la Libération, à tous nos morts - pourquoi? - mais désirions plus que tout reprendre le combat et quitter ce bordel qu'était devenue la région.

En Avignon, je revis le capitaine René Char (Alexandre) et appris que j'avais appartenu au Réseau Archiduc (cdt Camille Rayon), immatriculé sous le numéro A.C.78A au B.C.R.A. pseudo André, comme en témoigne ma carte d'identité provisoire sur laquelle figure une photo de moi en boy-scout alors que j'avais 11 ans, mais je n'en avais pas trouvé d'autre à l'époque.

L'on s'aperçut soudain que je n'avais que 16 ans et bien qu'ayant signé mon engagement volontaire dans le corps des Parachutistes pour la durée de la guerre, je fus démobilisé en novembre 1944 et retournais à mes études bien malgré moi; la rage au coeur et amer comme peut l'être un adolescent devenu homme en si peu de temps.

De retour chez mes parents à Valensole, nous apprenions la mort de mon cousin Eugène OSWALD, tué dans l'Ain à SONGIEU, lors d'une embuscade avec la Wehrmacht, le 12 juillet 1944. Il avait rejoint l'A.S. en 1943 et avait le grade de Lieutenant.

Et celle de notre cousin Sacha GLACHANT, abattu par un groupe de SS en fuite la veille de la libération de Paris, ingénieur au Gaz de France, père de mes chers cousins et amis d'enfance Tom, Odile, Luc, Claude et Nicolas.

Je pense que ce recueil aura une suite car d'autres événements me reviennent en mémoire.

Lorgues, décembre 2001